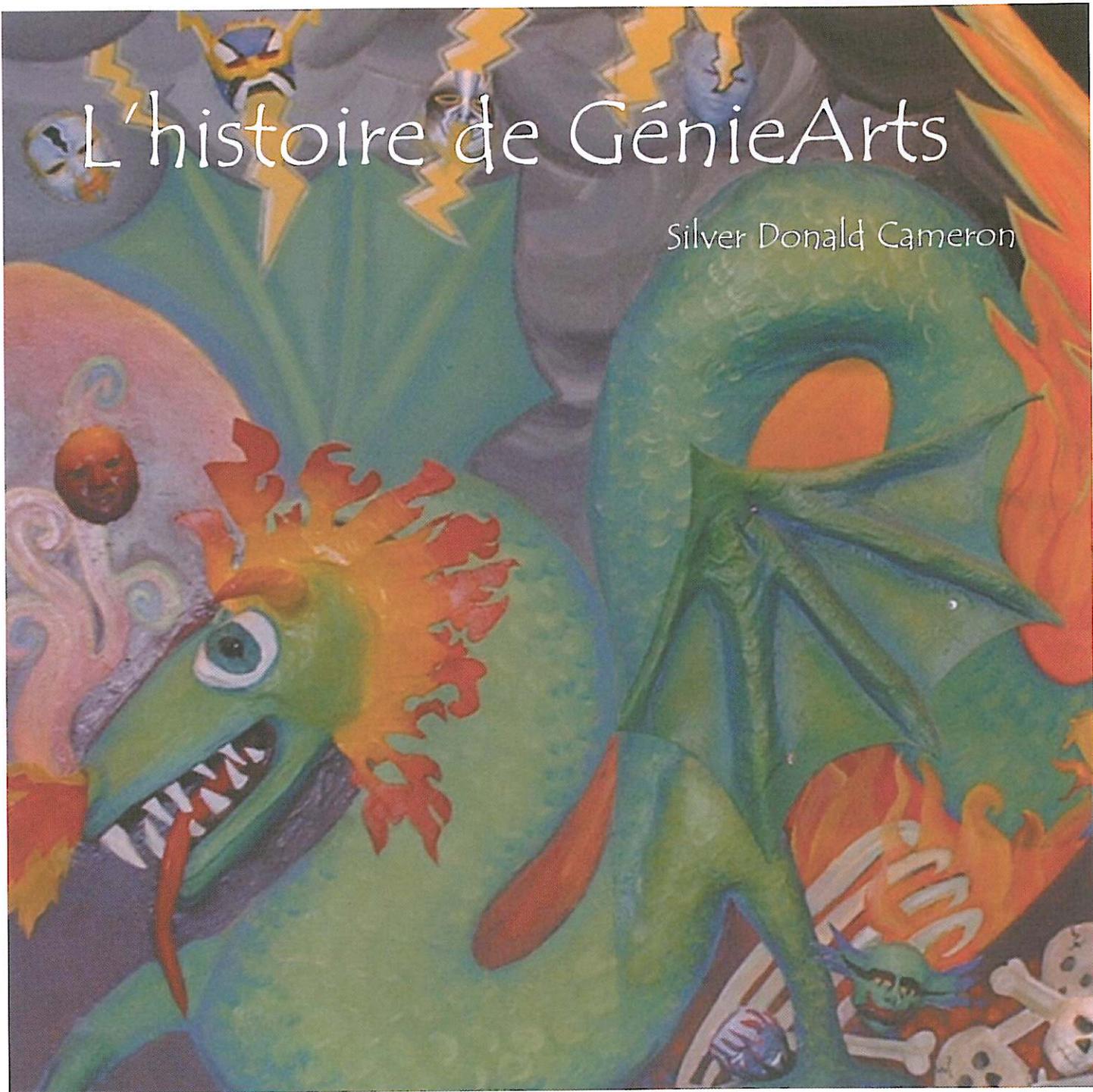


L'histoire de GénieArts

Silver Donald Cameron



L'histoire de GénieArts



Lorsque Silver Donald Cameron, l'un des écrivains les plus créatifs et les plus engageants du Canada, a accepté de rédiger *L'histoire de GénieArts*, notre enthousiasme a été à son comble. La Fondation de la famille J.W. McConnell a lancé et continue de financer GénieArts pour permettre aux artistes de rajeunir l'apprentissage des enfants, dans les écoles et collectivités des quatre coins du Canada. Très vite, Donald, grâce à la chaleur de sa personnalité, appréciée des enfants, et sa fine observation du monde et de toutes ses nuances, a saisi la magie de l'apprentissage créatif par les arts, ainsi que la valeur et le potentiel d'une éducation imprégnée d'art. Par ce texte, il vient partager avec nous cet enchantement.

La Conférence canadienne des arts a apporté une contribution cruciale à la mise en oeuvre de GénieArts et joue le rôle de secrétariat national du programme. Pour en savoir plus sur la CCA, rendez visite à son site, www.ccarts.ca.

— *La Fondation de la famille J.W. McConnell*

Photos fournies gracieusement par les partenaires régionaux de GénieArts.

© Conférence canadienne des arts, octobre 2001

ISBN 0-920007-40-6

Couverture et cette page: détail d'une fresque murale mix-media de l'artiste Joey Mallett et des élèves de la Maple Creek Middle School, à Coquitlam (C.-B.).

Cette fresque a été créée dans le cadre d'un projet d'Artstarts in Schools.

Sydney Vrana élève sa baguette. Le silence envahit la salle de classe.

Vrana abaisse sa baguette et le tintement léger, argentin, des cordes d'un tympanon flotte dans l'air. Les flûtes douces reprennent la mélodie. Les percussions suivent: tambours, triangle, cymbales et calebasses, puis le xylophone, le luth et le tambourin. Mesurée, éthérée, la musique évoque le ballet solennel de silhouettes vêtues de longues robes, en suspension dans les airs. Elle est imperturbable, respectable et sereine.

Cette mélodie grave et envoûtante n'est certes pas ce que l'on attendrait d'élèves de cinquième année, dans une modeste banlieue montréalaise de langue anglaise, Candiac. Il ne s'agit pas non plus d'un cours de musique. Ces élèves étudient l'Histoire, en particulier celle du Moyen-Âge et de la Renaissance. Ils savent désormais ce qu'est la féodalité, on leur a expliqué qu'à cette époque, l'Église exerçait une domination totale. Ils ont étudié la calligraphie médiévale — c'est super, disent-ils — et ils savent que notre alphabet occidental a comme lointains ancêtres l'araméen et l'hébreu.

Sydney Vrana a adapté une mélodie composée par Hans Neusidler, musicien allemand du XVI^e siècle. Il prend sa guitare, gratte une corde, hoche la tête. Les élèves se mettent à chanter, en parfaite harmonie:

*If you intend thus to disdain, it does the more enrapture me,
And even so, I still remain a lover in captivity.*

C'est une chanson d'amour, l'incomparable *Greensleeves*, publiée en 1580. Les élèves ont appris que les chants séculiers, tels que celui-ci, n'ont pu se propager qu'à partir du moment où l'influence de l'Église a commencé à s'estomper. Si on leur pose la question, ils répondront que la musique les fait voyager à travers le temps, leur permet d'entrer en contact avec les mentalités d'une époque révolue.

Sydney Vrana est à l'École St. Raymond grâce à GénieArts, remarquable programme national échelonné sur trois ans, que finance la Fondation de la famille J.W. McConnell et qu'administre la Conférence canadienne des arts. Il est mis en oeuvre par dix partenaires, soit des organismes disséminés un peu partout au Canada. À Candiac, le partenaire de GénieArts est la commission scolaire Riverside.



Sydney Vrana à l'École St. Raymond (QC).

Les objectifs de GénieArts

GénieArts a quatre objectifs interreliés:

- nouer des partenariats de longue haleine, à l'échelle locale, entre les jeunes, les artistes ou organismes artistiques, les écoles et la collectivité au sens large;
- offrir aux jeunes la possibilité de participer aux activités artistiques;
- rehausser l'appréciation de la culture et des arts;
- permettre aux écoles et organismes communautaires de dégager des moyens d'intégrer des activités artistiques dans l'enseignement de matières non artistiques, en harmonie avec les programmes scolaires provinciaux, dans la mesure du possible.

Le quatrième objectif est le plus concret, pour ainsi dire. Dans la pratique, GénieArts s'est efforcé de dégager des méthodes originales pour intégrer les activités artistiques dans le travail quotidien des élèves qui ne sont pas inscrits à des programmes d'art en tant que tels; par exemple, en associant musique et histoire. Mais en innovant au sein d'un système complexe, on obtient des résultats souvent inattendus. L'éducation est un écheveau qui englobe absolument tout, des services d'entretien à l'idéologie scolaire, des horaires d'autobus à la pédagogie. La modification de l'un de ces facteurs se répercute parfois sur tous les autres.

À cet égard, GénieArts est un programme délibérément subversif. Durant sa première année, qui lui a permis de financer plus d'une centaine de projets d'un océan à l'autre, GénieArts a insisté sur une notion précise, «abattre les murs», ces murs qui séparent les écoles des collectivités, le secteur de l'éducation du secteur artistique, les artistes des enseignants, les organismes artistiques des fondations communautaires... les diverses matières du programme scolaire, les diverses disciplines artistiques... sans oublier les murs dans lesquels l'utilisation des tests de QI emprisonne tout autre système d'évaluation, les murs des stéréotypes dans lesquels les enfants enferment leurs camarades et condisciples.

En abattant les murs, en effaçant les cloisons, on parvient à imaginer une nouvelle plénitude, on permet aux relations de s'étendre, de franchir les obstacles. Dès le départ, la pédagogie change. Au bout du compte, c'est toute la conception de la connaissance, toute la méthode d'apprentissage qui se transforment.

GénieArts (4)

Dans le vestibule de la Halfmoon Bay Community School, sur la Sunshine Coast de Colombie-Britannique, un musicien et un médecin de la région s'accompagnent à la guitare en chantant *King of the Road*, *Side by Side*. Dans le gymnase, une classe d'adultes suit un cours de yoga. Mais la plupart des gens sont rassemblés dans le vestibule.

En effet, on va dévoiler une oeuvre. Les élèves de cinquième et sixième ont créé une carte de leur collectivité sous forme d'une fresque murale en céramique, de plus de deux mètres de large et d'un mètre et demi de haut, composée de carreaux de dix centimètres de côté. Chacun des trente élèves a créé six carreaux: il a entrepris la recherche nécessaire, il a façonné, peint, glaçuré et monté ses propres carreaux. La fresque, une fois suspendue au mur du vestibule, sera une décoration permanente de l'école.

La carte mêle présent et passé, créations humaines et beautés naturelles, ainsi que tous les éléments que les élèves ont jugés importants. Pour découvrir ces éléments, ils se sont entretenus avec des biologistes, des historiens de la région, des enseignants, des artistes, des fonctionnaires du ministère provincial des forêts et d'Environnement Canada. Le terrain de football — très important — est représenté par un énorme ballon de foot et une chaussure. Les magasins, les maisons et les symboles de culture autochtone figurent aussi sur la carte, en compagnie des animaux marins, des chiens, des pyrargues à tête blanche, des empreintes d'ours et des pistes cyclables. Sans compter les «bateaux à papas», les navires à vapeur qui, jadis, transportaient les pères de famille à Vancouver pour la semaine de travail.

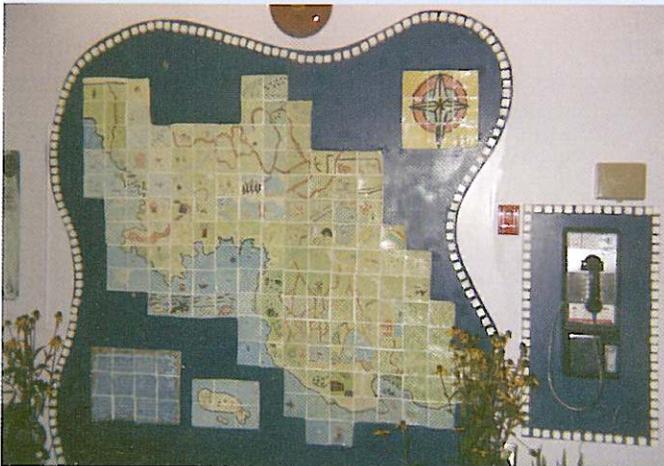
Le moment crucial de la soirée est un rassemblement dans la bibliothèque. Des dizaines de parents, d'enfants et de bénévoles s'y pressent, sous la houlette de Sue Lamb. À l'instar de la Saskatchewan, la Colombie-Britannique gère

Cartes, créativité et programme

un réseau d'écoles communautaires dont certaines engagent des personnes chargées de coordonner les programmes, de manière que l'école puisse servir la totalité de la collectivité, pas seulement les enfants. Sue Lamb est la coordonnatrice de l'école de Halfmoon Bay.

La fresque proclame l'importance de l'art dans les écoles, affirme-t-elle, mais elle démontre également à quel point il est important que les enfants prêtent attention à ce qui les entoure. En outre, c'est un travail d'équipe. Les parents et les enseignants ont aidé les jeunes à collaborer pour créer une oeuvre superbe et durable.

Les enfants offrent des fleurs et un cadeau à Kez Sherwood, la jeune céramiste qui les a guidés tout au long de leur travail et a cuit les carreaux. Par un heureux hasard, c'est son anniversaire! Toutes les personnes rassemblées chantent *Joyeux anniversaire...* «Je suis extraordinairement fière de vous», dit-elle aux élèves, tandis que son jeune fils de deux ans s'accroche aux longs plis noirs de sa robe du soir. «Je suis émerveillée par ce que vous avez accompli. Et je suis très fière de toute la communauté rassemblée ici.»



Carte de la région, à la Halfmoon Bay Community School (C.-B.).

On pourrait définir une carte comme la représentation des éléments importants qui figurent sur une surface donnée. Mais cette définition soulève une question. Qu'est-ce qui est important? Qui décide de ce qui est important et de ce qui ne l'est pas?

Un programme scolaire se définit comme l'ensemble pré-établi des connaissances qu'un élève doit maîtriser. C'est aussi une carte de la connaissance, affirme Ken Robinson, professeur d'éducation artistique à l'University of Warwick et président du British National Advisory Committee on Creative and Cultural Education. Voici le message que le programme traditionnel transmet aux jeunes: «C'est ainsi que la connaissance est structurée et pas autrement.»

Dans les plupart des pays occidentaux industrialisés, poursuit Robinson, le programme est dominé par trois messages, que l'on pourrait représenter par des chaînes de montagnes sur la carte. Premièrement: Il existe dix matières dans le monde. Deuxièmement: Les plus importantes sont les langues, les mathématiques et les sciences. Troisièmement: Les arts et les sciences sont deux choses entièrement différentes. Il pourrait en avoir un quatrième: La connaissance se transmet par petits paquets bien ficelés, totalement hermétiques.

Dans le meilleur des cas, ces messages sont désuets. Le programme qu'ils incarnent rappellent un plan de la ville de Léninegrad qui déroutait le grand économiste E.F. Schumacher, à l'époque de l'Union soviétique. En regardant autour de lui, il pouvait distinguer quatre grandes églises. Pourtant, une seule figurait sur le plan officiel de la ville, qu'il tenait à la main. «Ah! Mais c'est parce que nous n'inscrivons pas les églises sur les plans», expliqua le guide. Schumacher s'empressa de lui faire remarquer que l'une des églises figurait bel et bien sur le plan. Pourquoi celle-là et pas les autres?

«Parce que c'est un musée, ce n'est pas ce que nous appelons une église vivante», répliqua le guide. «Ce sont uniquement les églises vivantes qui ne figurent pas sur nos plans.»

Cet épisode, digne du meilleur Orwell, fut une révélation pour Schumacher. «Pendant toute ma scolarité et mes études universitaires, j'avais reçu des cartes de la connaissance sur lesquelles ne figurait pas la moindre trace de tout ce qui comptait vraiment pour moi, qui me semblait extraordinairement important pour réussir ma vie.» L'une des principales omissions était l'art, qui ne faisait son apparition que comme «moyen d'expression de soi ou comme dérivatif, pour s'échapper de la réalité».

Mais la musique envoûtante de Candiac et la carte de Halfmoon Bay permettent de s'échapper vers la réalité, de s'échapper des abstractions étouffantes de la salle de classe traditionnelle vers la réalité fluide de la vie naturelle et sociale, de s'échapper de l'absorption passive vers la participation active, d'un programme désuet et archaïque vers une quête joyeuse et passionnée de la compréhension.

De temps à autre, «de monde, tel un serpent, mue», disait la romancière Margaret Laurence. Le programme traditionnel est, en quelque sorte, l'une de ces mues du monde. Il a été conçu pour produire la main-d'oeuvre nécessaire à une économie industrielle aujourd'hui disparue — 80 % de travailleurs manuels, 20 % de gestionnaires et de professions libérales. Il tient pour acquis que l'intelligence se manifeste au premier chef par le raisonnement logique et mathématique. Mais au sein de l'économie post-industrielle, affirme Ken Robinson, les grandes aventures — nouveaux médias, télémédecine, biotechnologie, divertissement, informatique et bien d'autres — «se bâtissent grâce à une fusion de l'art, de la science et de la technologie». Les gens qui se lancent dans ces aventures, sont ceux qui «peuvent s'adapter au changement, innover, communiquer, travailler en équipe et nager avec la vague du temps».

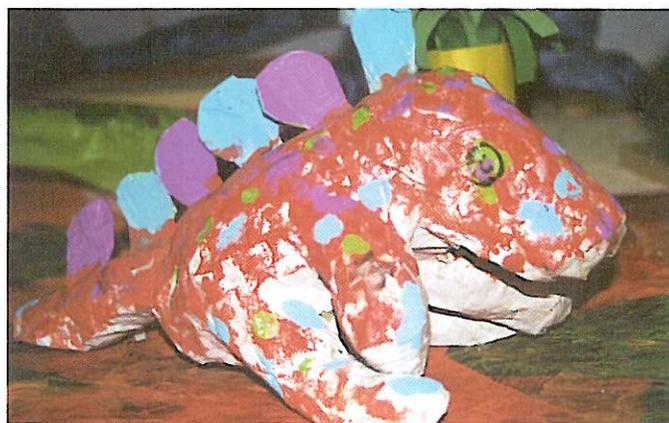
L'évolution de notre société vers une économie de l'information a radicalement changé notre conception de la connaissance et de l'intelligence. Les enseignants, les écoles, les publications et les bibliothèques étaient naguère les sentinelles chargées de garder l'information. Mais les portes ont été enfoncées, le monde est devenu un océan d'information. Ce que doit fournir aujourd'hui le système éducatif, ce sont les instruments nécessaires pour naviguer sur cet océan, des méthodes d'analyse, des normes de jugement, des outils de pensée critique.

Un projet tel que la carte permet de mettre en ordre les connaissances. Nous apprenons ce que nous avons besoin

d'apprendre pour le mener à terme. Mais nous n'apprenons pas dans l'isolement. La carte que les élèves ont créée, à Halfmoon Bay, ne nous apprend pas que les disciplines familières n'ont plus d'intérêt pour nous, mais plutôt qu'elles sont plus faciles à absorber, à apprécier, lorsqu'elles sont intégrées dans un projet d'envergure et appliquées de manière concrète.

Pour dresser leur carte, les élèves ont dû comprendre des notions telles que le rapport et l'échelle, des concepts géométriques... tout ce que nous appelons, du reste, les mathématiques. Pour choisir le contenu, ils ont dû accumuler des montagnes de données historiques, géographiques, écologiques, économiques, biologiques, sociologiques. Pour décorer, ils ont dû apprendre les propriétés physiques et chimiques de la peinture, de l'argile et des glaçures. Une large part de ces connaissances demeure traditionnelle, certes, mais elle a été maîtrisée grâce à une démarche exploratoire, imaginative et dynamique.

C'est la créativité à l'oeuvre, que l'on retrouve chez les jeunes enfants et les peintres, les physiciens et les magnats de la finance. C'est la créativité qui nourrit l'essor économique le plus puissant, le plus durable que nous ayons encore jamais connu, qui transforme chaque aspect de notre vie. Mais de toutes les matières scolaires, seuls les arts s'articulent autour du développement de la créativité. C'est ce qui en fait la cheville ouvrière de l'éducation post-industrielle, dont l'objectif doit être le développement des ressources humaines par la créativité naturelle.



Oeuvre de papier mâché, Hazelwood Elementary School (T.-N.).

Une truite se faufile prudemment dans le courant, rejoignant l'un de ses congénères. Les deux poissons flottent dans l'eau glacée, se déplaçant au fil de l'eau, sous une mince couche de glace brillante. Le lit de la rivière est vert olive, glauque et flou.

Le guide désigne une bande de ruban-cache sur le mur de verre. Deux mots y sont inscrits: «Deux oeufs», suivis d'une flèche. En effet, les poissons sont en train de pondre, dans la nature, sous les yeux des visiteurs.

C'est le Fluvarium, la «fenêtre dans la rivière», de St. John's (Terre-Neuve), charmante construction hexagonale en plein milieu de la rivière Rennie. Bien que son cours soit entièrement urbain, cette rivière peut se targuer de posséder la population de truites la plus dense du monde. Pourtant, il y a seulement quinze ans, c'était une horrible soupe orange d'eaux usées, de pétrole, de vase, de couches jetables, de silencieux usés et de produits chimiques, mortelle pour les poissons.

La Quidi Vidi-Rennie River Development Foundation, organisme bénévole de conservation, a nettoyé la rivière, planté des arbres, retiré tuyaux et buses, planté des récifs artificiels, bâti des échelles à poisson et ouvert des sentiers sur ses 3,5 km de long. En dix ans, le groupe a accompli un miracle. La rivière est ressuscitée.

L'avenir du cours d'eau se décide à quelque distance de là, en aval, à la Pius X School, bâtie sur ses berges. Pour les élèves comme pour les enseignants, la rivière est au coeur de l'apprentissage et l'art leur sert de moyen d'expression.

Si vous entrez dans l'école, vous apercevrez l'artiste Don Short et, autour de lui, quelques élèves de sixième année. En effet, ils sont en train de peindre dans la cage d'escalier une fresque murale de la rivière et de la campagne environnante. Étant donné que leur cours de sciences porte sur les minéraux, ils savent reconnaître les roches, ils savent pourquoi elles présentent un ton de brun particulier.

L'école déborde d'oeuvres d'art. Dans une vitrine, on peut admirer des modèles d'oiseaux aquatiques qui se promènent

dans les marais ou sont perchés sur des roseaux. Ce sont des espèces qui vivent réellement sur les berges de la rivière et que les élèves, avec l'aide de Canards Illimités, ont reproduites avec exactitude, dans le cadre d'un cours sur les principes du vol. Une autre classe a décoré les murs d'une cage d'escalier d'oiseaux, d'avions, d'hélicoptères et de montgolfières qui survolent la rivière, tandis que les poissons et tortues peints par la troisième année naviguent entre deux eaux.

Les bénévoles sont nombreux à l'école. Il s'agit non seulement de parents, mais encore d'historiens, de biologistes, du personnel du Fluvarium. Certains matériaux ont été donnés par des entreprises — Canadian Tire, Kent Building Supplies et Triple E Painters. La coordonnatrice de GénieArts à l'école, Margaret Best, a également offert quelques pots de peinture qu'elle destinait au plafond de sa cuisine.

Le gymnase et la bibliothèque sont décorés de photos, de panneaux de céramique, de reproductions de libellules, de collages, de tissus, de bandes dessinées, d'animaux découpés, d'aquarelles, de marionnettes, de vitraux et de sculpture de poissons en argile. Les élèves de sixième année ont produit un vidéo de la rivière, accompagné d'un poème original comme bande sonore. D'autres ont écrit et mis en scène des pièces et des chansons. Les élèves de quatrième année ont rédigé des poèmes sur la rivière, en se servant des ordinateurs de l'école, pour dessiner et confectionner leurs propres livres. Quant à la maternelle, elle a composé un air de danse.

«Les enfants sont tellement motivés!» s'exclame Margaret Best. «Ils veulent tout réussir parfaitement. Je les regarde se précipiter à la bibliothèque pour se documenter sur leur projet. C'est une forme d'exposé, différente de la forme traditionnelle, mais qui leur donne une aisance verbale. L'un de nos élèves avait de terribles difficultés à apprendre à lire, mais ces activités l'ont fait sortir de sa coquille. Il a rédigé une extraordinaire déclaration d'artiste sur son travail.»

La rivière est le fil conducteur de tout ce travail. L'amour que les élèves lui portent est le garant de son avenir.

Apprentissage en profondeur: la nature de la connaissance

Pius X n'est que l'une des 40 écoles qui participent à des projets GénieArts, financés par le Conseil des arts de Terre-Neuve et du Labrador. Les projets font appel à 8 000 élèves et 180 artistes, sans compter d'innombrables enseignants, parents et simples citoyens. Cette histoire se multiplie à l'échelle du pays. En 2000-2001, par exemple, GénieArts a financé 37 projets à Portage-la-Prairie, près d'une centaine en Colombie-Britannique, 28 dans les écoles acadiennes du Nouveau-Brunswick. Au total, près de 200 écoles du Canada bénéficient de GénieArts, démontrant ainsi la puissance de l'art comme instrument de mise en oeuvre des programmes scolaires.

Une partie de ces programmes est constituée d'information à l'état brut; les élèves apprennent qui a écrit *Hamlet*, les noms des continents, la différence entre une moyenne et une médiane. À un degré plus profond, toutefois, se trouve la compréhension de la nature et l'utilité des disciplines mêmes, soit les liens entre les faits et les techniques de la classe, et les réalités du monde extérieur. Un élève qui comprend véritablement la discipline sait que les mathématiques représentent un véritable scalpel intellectuel, un instrument capable de trancher dans le superflu pour mettre au jour le squelette essentiel de la réalité externe. Une équation n'est qu'un autre moyen d'obtenir des données qui figurent sur un graphique, le graphique décrit une forme, cette forme peut être la courbure d'un toit, la trajectoire d'une météorite ou la tendance à la baisse du marché boursier de Wall Street.

Pour un enseignant, ce degré de connaissance est extrêmement difficile à transmettre et à évaluer. Et c'est ici que l'art intervient, car c'est un véhicule extraordinaire. Les créations artistiques exigent de l'élève qu'il tranche jusqu'à l'essentiel de la discipline. Par exemple, quelqu'un qui décide de confectionner une courtépoinde décorée du motif d'une assiette en porcelaine de Dresde, soit des pétales autour d'un cercle central, doit comprendre toute une gamme de formes géométriques qui ont leur origine dans la nature. Un élève sera incapable de rédiger un conte intéressant s'il ignore tout de la manière dont on structure une histoire ou des procédés nécessaires pour lui donner un sens.

Certains projets empruntent la direction opposée: on crée une oeuvre d'art à partir des principes de la discipline, on invite les élèves à donner une interprétation artistique au programme. À Calgary, par exemple, une compagnie de danse, *The Tricksters*, a participé à la création de chorégraphies qui simulaient la circulation de l'air, en compagnie d'élèves qui apprenaient les principes de l'aérodynamique. Les élèves ont adopté le rôle de molécules qui se déplaçaient au gré du vent. Le *break-dancing* a servi à leur enseigner la durée des notes musicales: noires, croches et double croches. Ce sont des fractions et la danse leur a permis de comprendre la réalité de ces fractions. Grâce aux ombres chinoises, ils ont appris ce qu'était la lumière.

Les enseignants qui s'efforcent délibérément de plonger dans un apprentissage en profondeur ont tendance à allier l'art à d'autres techniques et procédés, en utilisant l'expérience de la construction pour étayer les compétences des élèves en analyse et déconstruction.

«En général, dans les cours d'histoire, on met l'accent sur le contenu des manuels, mais je m'intéresse particulièrement aux objets», explique James Kostuchuk, enseignant au secondaire, à Portage Collegiate (Manitoba). «Lorsqu'on se cantonne aux livres, on n'est pas tenté de faire preuve d'audace et d'imagination. J'essaie au contraire de créer des citoyens réfléchis. Je veux que mes élèves se posent des questions, par exemple: «Quelles sont les batailles qui valent la peine d'être livrées?»

«Par conséquent, j'utilise des photocopies et des objets tels que des fusils à pierre et des peaux de castor. Naturellement, cela se raccroche parfaitement aux activités artistiques que nous encourageons ici. En créant, nous acquérons la capacité de «déconstruire» ce que les autres ont créé.»

Les ombres d'un bas-relief réagissent à l'intensité et au mouvement du soleil, explique Gerry Collins à sa classe. Au fur et à mesure que la lumière tourne, le bas-relief révèle *une beauté incroyable**. Bientôt, cette beauté illuminera l'entrée de l'École Vanier, à Moncton.

Le cours est enseigné en français, à des élèves d'origine principalement acadienne, dont les ancêtres ont quitté la France à l'époque où Shakespeare écrivait *Macbeth*. Le bas-relief explorera la créativité des Acadiens, passée, présente et future. Le mode de vie traditionnel du peuple acadien repose sur le travail manuel. Par conséquent, leur créativité s'est manifestée par la fabrication d'outils et d'articles ménagers.

Les élèves ont visité le Musée acadien, le Centre culturel Aberdeen et les archives de l'Université de Moncton. Chacun a dû choisir et dessiner cinq objets. Gerry Collins veut maintenant savoir quels sont les articles qu'ils ont choisi de dessiner. *Fusil, horloge, cloche avec croix, soufflet, scie à deux*, et bien d'autres objets à valeur symbolique.

Bon, dit Gerry, maintenant, nous devons songer à insérer ces objets dans une composition artistique. Le processus ressemble à une composition musicale, chaque objet ressemble à une note. Dans une mélodie, entendez-vous chaque note une seule fois? *Non. Eh bien*, nous pouvons répéter ces images dans notre composition, nous pouvons aussi les modifier en les répétant. Certains de ces objets se ressemblent — un soufflet peut avoir la forme d'un canard, peut-être d'un poisson, *n'est-ce-pas?* Nous pouvons jouer avec la composition, essayer différentes possibilités, nous amuser. Tout cela, c'est un jeu.

Elle esquisse rapidement quelques exemples au tableau — la forme d'un fer à cheval qui fait écho à la surface, des gouttes qui pourraient être des larmes ou du sang. Elle donne aux élèves cinq minutes pour jouer avec une composition originale.

«La première chose à faire», précise-t-elle un peu plus tard, «a été de dissiper l'idée qu'il y a les artistes, d'une part, et les autres, d'autre part. Nous ressentons tous des émotions, nous réagissons tous à l'art, nous avons tous envie de nous exprimer. L'art est pour tous.»

* Les expressions en italiques dans cette section figurent en français dans le texte original. (N.d.T.)



Gerry Collins avec des élèves de l'école Vanier, Moncton (N.-B.).

Apprentissage en profondeur: comment construire la connaissance?

La nature universelle de l'art est peut-être l'un des principes les plus importants qu'apprennent les élèves de l'école Vanier. Mais ce n'est pas tout. Ils apprennent, par exemple, que leur culture est créative, vitale, que le travail et le jeu sont parfois impossibles à distinguer l'un de l'autre. Le Dr Kit Grauer, professeure au Curriculum Studies Department de l'University of British Columbia, étudie actuellement les répercussions de programmes d'enseignement par l'art, tels que GénieArts. Elle est convaincue qu'ils exercent, sur les élèves, un impact profond bien que difficile à quantifier.

«En toute franchise, je serais surprise si nous parvenions à en distinguer les effets dans les tests ordinaires, par exemple dans des matières telles que les mathématiques», dit-elle. «Mais c'est peut-être simplement parce que nous ne les cherchons pas là où ils sont. Les gains cognitifs sont probablement substantiels, mais nous ne réussissons à les cerner qu'en remarquant si les élèves qui ont bénéficié de ces programmes nouent des relations de manière différente, ont une conception différente de la vie. Il est très difficile d'évaluer leur compréhension du multiculturalisme ou de l'environnement, par exemple. Pourtant, je constate que des changements majeurs d'attitude se produisent dans ces domaines... des changements vraiment profonds, réfléchis. Comme aimait à le répéter l'un de mes professeurs, ce n'est pas parce qu'une chose est impossible à compter qu'elle ne compte pas.»

Les projets GénieArts semblent attirer les élèves et leurs enseignants vers des thèmes riches et vastes, qui découlent du caractère de la société mondiale. L'intérêt croissant pour la protection de l'environnement, par exemple, se reflète dans les projets, un peu partout au pays. Des questions d'actualité telles que les droits de la personne, la démocratie et le multiculturalisme sont brûlantes dans les salles de classe au Canada, car on y trouve souvent des élèves originaires de dix ou quinze pays différents. C'est pourquoi beaucoup d'écoles ont lancé des activités artistiques qui visent le racisme, l'intolérance et la peur, en exposant les étudiants à une large gamme de cultures différentes, y compris les cultures et valeurs autochtones.

«Il n'y a pas qu'au Canada que ces thèmes surgissent», poursuit Kit Grauer. «Je suis allée en Thaïlande, l'an dernier et j'ai entendu les enfants poser des questions semblables: Qui sommes-nous? Quelle est notre place parmi les autres cultures du monde? En Nouvelle-Zélande et en Australie, où les cultures autochtones ne vivent pas exactement la même expérience qu'au Canada, j'ai remarqué une sensibilisation croissante à ce que les peuples autochtones nous ont donné, à l'évolution actuelle de toutes les cultures.»

Au bout du compte, ces thèmes reposent sur une nouvelle philosophie de la connaissance. Depuis Isaac Newton, nous considérons la connaissance comme objective et autonome; elle existe, autour de nous, extérieure à nous-mêmes et identique pour tout le monde. La science a progressé en réduisant des phénomènes objectifs en parcelles de plus en plus minuscules, qu'il était facile de mesurer et de manipuler.

La physique moderne a fait exploser ce modèle. L'idée de la science, écrivait Einstein, ne décrit pas le monde physique, mais seulement *notre expérience* de ce monde; les découvertes scientifiques sont essentiellement de «libres créations de l'esprit humain». Cette perspective bouleverse notre interprétation de l'apprentissage et de la connaissance.



«Mieux vivre ensemble», à l'École Harold Sheppard (QC).

«En ce moment, au Canada, la philosophie est puissamment constructiviste», affirme la professeure Grauer. «C'est l'idée que la connaissance et la signification ne se produisent pas sous une forme objective et abstraite. Nous *construisons* la connaissance, nous *construisons* la signification. Par conséquent, il est capital de déterminer qui nous sommes et notre place au sein de l'univers. Le constructivisme entraîne l'idée que les enfants sont des êtres humains à part entière, dotés de leurs propres mécanismes de compréhension, à partir desquels se produit l'apprentissage. C'est très différent de la philosophie en vigueur à l'époque où les adultes d'aujourd'hui étaient de petits écoliers.»

À l'École Donat-Robichaud de Cap-Pelé, au Nouveau-Brunswick, par exemple, les élèves de cinquième année étudient les animaux. De la sixième à la huitième, c'est la santé, l'environnement et la vie communautaire. Toutes les classes participent à la composition d'une chanson, chacune devant produire un vers sur un thème qui lui est propre. Toute l'école participera à l'enregistrement de la chanson. Le cédé sera accompagné d'un livret dans lequel seront imprimées les paroles, illustrées de 48 dessins d'élèves.

À l'École Harold Sheppard de Tracy, au Québec, tous les programmes ont le même fil conducteur: «Mieux vivre ensemble». Le thème est interprété par la première et la deuxième comme «l'amitié», comment être un ami, comment se faire un ami. La troisième et quatrième ont choisi, comme interprétation, «l'environnement», comment être l'ami du monde vivant qui nous entoure. Quant aux élèves de cinquième et sixième, ils mettent l'accent sur des questions d'envergure mondiale: la paix, le respect et l'harmonie. Chaque groupe confectionne une courtepoinette, décorée d'empreintes de mains, de cartes, de drapeaux, d'images de la nature et de photos.

Ces thèmes, bien que mis au point à l'échelle locale, répondent aux exigences des programmes provinciaux. Cependant, ils sont unis par des liens internes et externes, qui permettent de répondre aux questions cruciales: Qui sommes-nous? Quelle est notre place dans le monde? pour reprendre les termes de la professeure Grauer.

Cinq élèves de septième et huitième, sont assis autour d'une placette en contrebas, écoutant attentivement un homme bien bâti qui joue du synthétiseur. C'est Neil Currie, compositeur résident du Saskatoon Symphony Orchestra. Il joue un passage de Stravinski. À quoi pensent les enfants?

«À deux dragons en train de se battre.» Très bien, répond Currie: danger, énergie, agressivité, puissance.

«Quelqu'un qui poursuit quelqu'un d'autre. La musique s'arrête lorsqu'on le rattrape.» Excellent, commente Currie. Il joue un court extrait d'un morceau de Bartok et demande aux élèves s'ils ont remarqué quelque chose de particulier.

«La main droite est loin derrière la main gauche, mais elle joue les mêmes notes», avance une élève nommée Janelle.

Un moment plus tard, les enfants sont installés à leurs pupitres, en train de composer une mélodie originale de 16 mesures, à l'aide de seulement cinq notes. Currie circule derrière eux, en leur expliquant qu'il est important de prendre l'habitude d'écrire «clairement, proprement, en espaçant bien les notes sur la portée». Une fois le travail achevé, il interprète chaque morceau, en remarquant les différentes fractions qu'ils utilisent, les différentes sensations que chaque pièce évoque. Il commente tout en jouant.

«Si vous faites ce que vous croyez être une erreur, mais que ça sonne bien, ne changez rien. Vous remarquerez que le synthétiseur possède beaucoup de voix différentes. Développez votre oreille interne, imaginez le son futur de votre musique avant d'essayer de la jouer au piano ou au synthétiseur. Les compliments sont agréables, mais les critiques constructives vous aideront à vous améliorer.»

D'ici cinq semaines, ces élèves auront composé une série de morceaux originaux, qu'ils interpréteront en public.

Il y a bien longtemps, Bartok lui aussi a commencé par être un écolier.

Apprentissage en profondeur: nouvelles compétences

Au parc provincial Whiteshell (Manitoba), on peut admirer des mosaïques rocheuses qui ont la forme de serpents, de tortues, de poissons, de loups ou d'autres animaux. Ce sont des «pétroglyphes», créés par des peuples autochtones, il y a des siècles.

La plupart des élèves de deuxième et troisième année de la North Memorial School, à Portage La Prairie, sont autochtones ou métis. Avec l'artiste Carmen Hathaway, ils collent plusieurs variétés de haricots secs manitobains sur des plateaux en mousse peinte, pour recréer les motifs des pétroglyphes imaginés jadis par leurs lointains ancêtres. Le Manitoba produit près de 40 % des haricots canadiens et exporte dans 39 pays du monde entier. C'est une entreprise locale qui a offert ceux que les élèves utilisent.

Plusieurs de ces élèves, surtout les garçons (d'après leur professeure, Val Smith), ont tendance à bâcler leurs travaux. Ils n'écoutent pas attentivement, ils ont du mal à se concentrer. Mais ce projet les a changés. Ici comme ailleurs, les enfants qui ont de bons résultats dans les activités artistiques sont souvent ceux qui ne réagissent pas bien aux mécanismes traditionnels d'apprentissage. Il n'y a là rien de bien surprenant, car les recherches relatives aux styles d'apprentissage démontrent que seulement 20 % de la population sont capables d'apprendre efficacement en lisant et écoutant, par opposition à la participation active.

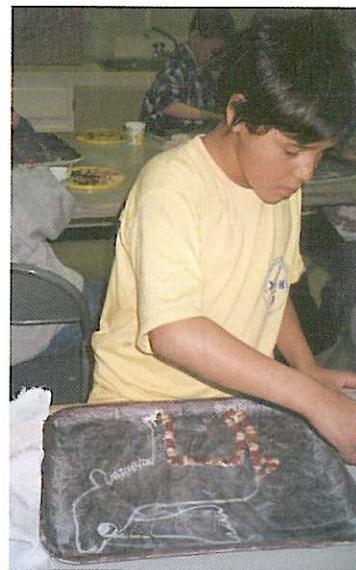
«En Colombie-Britannique, le système éducatif a dégagé trois principes fondamentaux de l'apprentissage», explique Kit Grauer. «Tout d'abord, l'apprentissage est un processus actif. Deuxièmement, il se produit individuellement et en groupe. Enfin, il existe maints types différents d'apprentissage et maints types de compétence.» Les projets artistiques répondent très exactement à ces critères. Parmi les compétences qu'ils encouragent, on trouve justement celles qui sont si difficiles à enseigner et, pourtant, d'une importance vitale: capacité de courir des risques, désir d'expérimenter, diligence, patience.

«Je constate que les artistes aident les élèves à aller plus profond, à trouver leurs propres histoires», affirme Brionn Sadler, qui enseigne à la West Dover School de Calgary. «L'artiste apporte quelque chose de différent à la classe. L'an

dernier, j'ai enseigné un cours de sciences sur le son, qui m'a permis de collaborer avec Roger Duncan, de The One World Drum Company, afin de relier le son aux tambours, aux mythes, à la narration de contes. Les arts exercent les sens, les artistes incitent les élèves à ressentir plus profondément, au-delà des perceptions enfantines.»

«Je supposais que des enfants qui regardaient autant la télévision seraient visuellement éveillés», commente Thirza Jones, vidéoartiste de Saskatoon. «Ce n'était pas du tout le cas. J'ai dû leur demander de faire preuve d'esprit critique. Combien de fois l'image change-t-elle pendant un message publicitaire? Comment fait-elle pour raconter une histoire sans paroles? Quant au tournage, le travail a été difficile. Les enfants n'étaient pas capables d'une attention prolongée et ils ont été surpris de constater à quel point la réalisation d'un vidéo était lente et fastidieuse. Mais nous avons réussi à en garder 60 et je crois qu'ils ont appris beaucoup sur eux-mêmes. Ils ont également beaucoup appris sur la patience...»

Le processus, explique Thirza, est plus important que le produit. Dans l'ensemble, c'est vrai. Il est peu probable que les élèves produisent des œuvres d'art impérissables en salle de classe. Mais il est indéniable que le simple fait de mener un projet à terme est une réussite en soi. Julie Boulianne, artiste acadienne, souligne l'importance du résultat — le concert, la publication ou l'exposition. Pour les élèves comme pour l'artiste, c'est la récompense, le moment qui justifie tous leurs patients efforts.



La création de pétroglyphes à l'école North Memorial (Man.).

Dans une salle de classe de la Newport Station District School, une demi-douzaine d'élèves peignent sur des draps. En compagnie de Rosa Vaughan, plasticienne et musicienne, avec l'aide d'un parent bénévole et d'un enseignant, ils créent une toile de fond qui servira de décor à leur production d'*Un violon sur le toit*. Inspirée de l'oeuvre de Marc Chagall, la toile de fond aura la largeur de dix draps. La cloche sonne pour annoncer la récréation, mais personne ne bouge.

En Nouvelle-Écosse, il n'existe pas de programme officiel d'écoles communautaires... mais pourtant, celle-ci en est une, sous tous les angles. C'est un petit établissement — 130 élèves, sept enseignants, d'innombrables bénévoles —, situé dans une collectivité rurale modeste, à 80 km environ de Halifax. Ce n'est pas une école multiculturelle. Quatre-vingt dix-sept pour cent des élèves n'ont jamais pris l'avion. Pourtant, ils ont une mentalité des plus cosmopolites.

Avec des artistes, enseignants et parents, ils ont créé un milieu jamaïcain dans la salle de la Biodiversité, produit des spectacles de marionnettes japonaises (bunraku) et écrit en haïku. À la récréation et à l'heure du déjeuner, ils servent des aliments sains, préparés dans une cuisine bien équipée, qui est assortie d'une banque alimentaire; les élèves issus de familles qui ne mangent pas à leur faim n'ont qu'à se servir pour emporter ce dont ils ont besoin à la maison. Aucune famille juive ne vit à Newport Station, mais dans le cadre de la recherche nécessaire pour mettre en scène *Un violon sur le toit*, les élèves ont récemment préparé un repas de Sabbat juif: latkes, compote de pommes aux épices, matzos. Ils ont également célébré les rites du Sabbat.

Liée par Internet à un astronome de l'University of Illinois, l'école a monté son propre programme de science spatiale. (Pendant ses heures de loisir, le chauffeur de l'autobus scolaire, Wayne Langille, a créé un superbe laboratoire informatique grâce auquel toute l'école est

aujourd'hui branchée.) Cet établissement fait partie du réseau des écoles novatrices, d'Industrie Canada et son site web (www.go.ednet.ns.ca/nsds/) affichera bientôt les pages d'accueil d'écoles du Ghana avec lesquelles il a noué des liens.

Sur le campus de l'école, de 18 acres, en association avec la West Hants Wildlife Association, les élèves étudient la biodiversité, taillent des sentiers et gèrent un projet de régénération forestière qui s'étalera sur 10 ans. Ils suivent de près l'évolution de la forêt, en l'enregistrant sur vidéo, en peignant des tableaux et en prenant des photographies numériques. L'école a d'autres partenaires: des organismes gouvernementaux, Fundy Gypsum, le Conseil des arts de Nouvelle-Écosse (qui est le partenaire de GénieArts dans la province), deux universités locales et Pete's Frootique (magasin de primeurs de Halifax).

L'école NSDS a fait l'objet d'articles dans *Maclean's*, le *Globe and Mail*, la revue *SchoolNet*, le *Halifax Chronicle-Herald* et tous les hebdomadaires locaux. Elle a été primée par la Fédération canadienne de la faune et le Conférence Board of Canada. Pourtant, la commission scolaire locale a essayé, à deux reprises, de la fermer, au motif que les petites écoles ne permettaient pas aux élèves de vivre une «riche expérience éducative».

«Nous leur avons répété qu'ils ne pouvaient pas fermer cette école,» explique la directrice, Diana MacLean. «Nous leur avons expliqué que les campagnes de collecte de fonds organisées par nos bénévoles et les subventions nous permettent de recueillir des sommes plus élevées que tous les fonds d'exploitation que la commission nous accorde.»

L'école — avec l'appui de la communauté tout entière — a eu gain de cause. Elle est rapidement devenue un centre de recherches sur les avantages des petites écoles en matière d'éducation.

Écoles et enseignants

Qu'est-ce qui permet à un projet GénieArts de réussir?
Qu'y gagnent les écoles et les enseignants?

Les écoles qui connaissent le succès semblent posséder confiance en elles, elles font preuve d'audace, elles sont ouvertes, animées. Leurs administrateurs, Diana MacLean par exemple, ont des priorités clairement établies et offrent un véritable leadership au reste du personnel. Ils accueillent avec plaisir les visiteurs, notamment les parents qu'ils considèrent comme des collègues. Ils ont l'esprit d'aventure, ils sont ouverts sur le monde, ils s'efforcent de nouer des liens avec les entreprises et d'autres organismes. Ils considèrent leur tâche comme le moyen de servir l'ensemble de la communauté. Leur mandat les passionne, les enchante. Dans ces écoles, le taux de roulement du personnel est généralement faible, ce qui permet de dresser des plans de longue haleine. Un projet de dix ans sur la biodiversité sera l'un des piliers de l'école. Les élèves passent, le projet demeure.

Au sein d'une école réceptive, GénieArts fait son chemin, tel un virus bénéfique. À la Ranchlands Community School de Calgary, par exemple, tout a commencé par un projet modeste, dans lequel se sont lancés sept enseignants et trois artistes. La deuxième année, toute l'école a participé: 25 enseignants, six artistes, tous plongés dans un thème: «Vivre les yeux grand ouverts». Parallèlement, les élèves de sixième et septième, qui avaient créé la carte à Halfmoon Bay, ont inspiré leurs condisciples de troisième année qui ont entamé des projets visuels sous le thème: «Que s'est-il passé dans le monde le jour de ma naissance?»

Ce sera peut-être le legs le plus durable de GénieArts: une foule d'enseignants ouverts sur le monde, disséminés à l'échelle du pays, qui s'efforcent de nouer des liens avec les artistes et la communauté, de rafraîchir constamment leurs propres connaissances, d'inspirer leurs collègues et le grand public grâce à leur créativité et leur enthousiasme contagieux. Une fois lancés, rien ne les arrêtera plus. À Dieppe (N.-B.) Eileen Ouellet, enseignante, explique: «Nous avons filmé la totalité du projet. Si nous devions recommencer, nous serions capables de nous lancer dans un projet de ce genre, même en l'absence de l'artiste.»

GénieArts (14)

GénieArts et les artistes

Le Canada, affirme un artiste, semble souvent satisfait de payer les artistes pour ne PAS qu'ils exercent leur art. Nous les payons pour enseigner, voyager, faire des recherches, présenter des communications, participer à des émissions, etc., mais pas pour leur permettre d'exercer leur art. Cela dit, un artiste peut-il véritablement tirer profit d'un projet GénieArts?

Oui, répond Suzanne Cormier Dupuis, sculpteure à Dieppe (N.-B.). Contrairement aux médecins, commerçants ou policiers, les artistes ne jouent pas de rôle bien établi au sein de la collectivité et il est rare que leur vie quotidienne les fasse entrer en contact avec leurs voisins. Bien que Suzanne vive à Dieppe depuis des années, la plupart de ses voisins ne s'étaient jamais rendu compte de la présence d'une sculpteure parmi eux.

Puis un jour, elle est arrivée à l'École Amirault pour apprendre aux élèves à créer des *bestioles**, soit des animaux imaginaires dont il fallait inventer l'habitat et le mode de vie, dont l'organisme devait comporter des adaptations scientifiquement vraisemblables à l'évolution de leur milieu. Le projet achevé, parents et amis se bousculent dans le gymnase pour admirer une exposition spectaculaire de *bestioles*.

«Ce programme me permet d'entrer en contact avec chaque élève de ce niveau, pas seulement avec ceux qui suivent les cours d'art. Désormais, lorsque je vais faire mes courses, les élèves me reconnaissent et veulent me présenter à leurs parents. Je suis vraiment enchantée de voir que les parents sont venus en force ce soir et surprise qu'ils soient restés si longtemps, qu'ils aient posé tant de questions. J'ai vraiment l'impression que le projet a beaucoup contribué à mon intégration dans cette collectivité.»



* En français dans le
texte original. (N.d.T.)

Une «bestiole» à l'école Amirault (N.-B.).

À quelque distance de là, Julie Bouliane, peintre à Cap Pelé, est du même avis. Autrefois, les gens de la région la considéraient comme «la fille aux cheveux bizarres», mais aujourd'hui, ils la comprennent mieux. Actuellement, elle participe à dix projets scolaires. Certains élèves sont bien décidés à se lancer dans une carrière artistique et se montrent très intéressés par son travail. (C'est d'ailleurs ce que vit Carmen Hathaway, à l'école de Portage.) Ils ont demandé à Julie combien coûtaient ses oeuvres. Lorsqu'elle affirme que certaines ne coûtent guère plus d'une centaine de dollars, ils s'exclament: «Mais je pourrais acheter quelque chose comme ça!»

Dans la salle des professeurs, à l'école Ranchlands, flottent des bribes de conversations:

«Merveilleuse expérience d'apprentissage pour les enseignants. Les artistes travaillent différemment et nous apprenons beaucoup grâce à eux...»

«Nous avons utilisé le chant grégorien pour enseigner les maths et les fractions. Je n'y aurais jamais pensé...»

«Ce projet nous a permis de bâtir une communauté avec les enfants. Dans ma classe, il y avait quatre élèves chinois, qui se tenaient à part, silencieux, mais après que nous avons tous dansé ensemble, ils se sont beaucoup mieux intégrés. Chaque groupe de danseur jouait le rôle d'une partie du gouvernement. Chacun pouvait observer l'autre.»

«Les enfants qui ont du mal à écrire l'anglais, les immigrants, par exemple, ont plus de facilité à danser, à créer des fresques murales, des choses de ce genre. Les activités artistiques donnent à tous les enfants la possibilité de briller.»

«Pendant que nous frappions les tambours africains, pendant un bref instant, nous ne faisons plus qu'un.»

«Nous avons été témoin de phénomènes purement magiques. L'un des enfants m'a dit: «Je ne savais pas qu'on pouvait se faire un ami avec les yeux.»

«Pour beaucoup d'artistes, ce genre de travail est une révélation», explique Hayden Trenholm, directeur général de Calgary Arts Partnerships in Education Society (CAPES), l'un des partenaires de GénieArts. «Ils constatent que la vision des enfants libère la leur, ils affirment qu'en travaillant dans les écoles, ils régénèrent et revigorent leur oeuvre.»

«Toutefois, certains précisent qu'ils sont prêts à nous consacrer un nombre pré-établi de jours par an, par exemple une quinzaine, mais pas plus. Sinon, ils seront absorbés dans un travail à temps plein, bien que médiocrement rémunéré, qui leur rapportera peut-être 18 000 \$ par an... en les empêchant d'exercer leur art.»

«Cette expérience a été incroyable, nous avons appris tellement... et toute l'école s'y est intéressée. La deuxième année, tout le monde voulait participer.»

«Je crois que les résultats des examens provinciaux refléteront l'impact de GénieArts. Il me semble que si les élèves ont confiance en eux, sentent qu'ils appartiennent à un groupe, ils ne peuvent que réussir.»

«Ma méthode d'enseignement a entièrement changé. Je ne pourrai plus revenir en arrière.»

«Je n'aurais jamais dansé avec mes élèves, autrefois, mais si c'était à refaire, je recommencerais immédiatement. D'ailleurs, la prof de gym n'en revenait pas de constater à quel point la danse les avait fait grandir!»

«Vous savez, on n'entend jamais les entreprises ou les gouvernements se plaindre qu'ils ne parviennent pas à mettre la main sur des forts en maths ou en informatique. Jamais! En revanche, ils se plaignent constamment de ne pas pouvoir trouver de gens capables de bien se débrouiller en société, doués pour la communication, capables de résoudre des problèmes, audacieux, dotés d'une pensée critique. Eh bien, justement, ce sont ces compétences que les arts permettent d'acquérir! Pourquoi donc ne comprend-on pas ça?»

« Le projet de cette année fait appel à la terre, au feu et à l'eau », explique Ross Imrie en riant. « Ce qui me convient très bien, puisque de tempérament, je suis un brandon! »

Dégingandé, décontracté et enthousiaste, Ross Imrie est assis — ou plutôt debout, à arpenter la pièce en gesticulant — dans une salle de la St. Mary Margaret School, à Ottawa. À l'instar de ses collègues, Carol Brascoupé et Beth Ross, il est aussi parent et membre du Conseil scolaire. Tous trois s'intéressent passionnément — et professionnellement — à l'art.

Le Conseil scolaire finançait autrefois un programme d'art de 25 000 \$ dans cette école. Lorsqu'il a disparu, les parents ont pris les choses en main. Ils ont eux-mêmes recueilli 10 000 \$, offert des centaines d'heures de travail bénévole, sans compter des fournitures, des contacts et des connaissances. Ils estiment que la directrice, Marcia Lynch, est « la clé de voûte » du programme d'art. Ils ont demandé à Marcia et aux autres professeurs de dresser la liste de ce que le personnel ne pouvait enseigner... et ils ont décidé d'enseigner eux-mêmes ces matières.

L'an dernier, ils ont invité un scénariste à participer à la création d'une pièce originale, avec 165 élèves. Les costumes, dances, décors et objets étaient extraordinairement complexes. Les élèves ont appris beaucoup de choses, affirment les parents:

collaboration, dévouement, répétition, révision. Ils ont appris les valeurs de la production et les normes de qualité. Tout en vivant une expérience inoubliable. « Souvenez-vous de vos années d'école », suggère Carol Brascoupé. « Qu'est-ce qui vous vient à l'esprit? Le concert de fin d'année! La pièce de fin d'année! »

Le projet de cette année porte sur l'art dans l'environnement. Au départ, il s'agissait de confectionner une grande sculpture extérieure, pour la placer au milieu d'un jardin. Avec des poissons rouges? Des fleurs? Peut-être. Mais que devenaient les arts de la scène, là-dedans? Alors on a ajouté un défilé, avec des marionnettes géantes, fabriquées à l'aide de matériaux recyclés, qui ont permis de métamorphoser des ordures ménagères en objets d'art. Il est aujourd'hui question de transformer le jardin en labyrinthe. Des danseurs pourraient s'y déplacer. Peut-être même cette installation deviendra-t-elle permanente.

« Il faut participer d'une année à l'autre », affirme Carol. « Les projets ponctuels ne marchent pas. Nous savons que nous ne serons pas toujours ici, alors nous essayons de recruter activement nos successeurs. Aujourd'hui, le programme ontarien est très rigide, chaque année d'enseignement doit aboutir à des résultats précis. Nous nous efforçons d'intégrer l'art dans ce programme, mais nous essayons aussi de répondre à un autre genre d'attentes. »

Partenaires et parents: des racines plongées dans la collectivité

Dans presque chaque programme réussi, les parents sont un élément intégral et puissant de la dynamique scolaire. À Newport Station, Diana MacLean explique que le nombre hebdomadaire d'heures de bénévolat est supérieur à l'effectif des élèves. Dans les écoles efficaces, les parents sont considérés comme un second groupe d'enseignants ou de collaborateurs. Ils font bénéficier l'école de leurs ressources, de leur réflexion et de leurs compétences. Ils collaborent étroitement avec le personnel. Ils défendent les intérêts de l'école dans le monde extérieur. Inéluctablement, la collectivité en vient à servir l'école, et ainsi se crée un « cercle vertueux » de collaboration et de croissance.

À Terre-Neuve et en Nouvelle-Écosse, les partenaires de GénieArts sont les conseils des arts provinciaux. En C.-B. et en Alberta, ce sont des organismes qui se consacrent exclusivement à l'avancement de l'art dans l'enseignement. À Montréal et au N.-B., ce sont les commissions scolaires. Mais à Ottawa, à Saskatoon et à Portage-la-Prairie — ainsi que dans une ville où GénieArts vient tout juste de s'implanter, Québec — les partenaires locaux ne sont ni des organismes éducatifs, ni des organismes culturels, mais des fondations communautaires.

Les fondations communautaires s'efforcent souvent d'encourager les partenariats entre membres de la collectivité, soit un

aspect important et novateur du mandat de GénieArts. La Saskatoon Foundation, par exemple, offre des subventions GénieArts non seulement aux écoles, mais encore à d'autres organismes tels que l'orchestre symphonique de Saskatoon, la Mendel Art Gallery, une maison des jeunes, un festival de cinéma pour enfants, deux compagnies théâtrales et Dance Saskatchewan. La Fondation communautaire d'Ottawa subventionne des centres communautaires, des compagnies théâtrales, des centres médicaux et une aumônerie, ainsi que diverses écoles.

Les organismes bénéficiaires élargissent souvent leurs programmes grâce à un appui supplémentaire des églises, des entreprises locales et des groupes d'aide sociale. La Mendel Art Gallery, par exemple, après avoir collaboré pendant deux ans avec une école, est en train de créer une galerie-école, à l'intention de plusieurs autres écoles. En outre, les écoles qui découvrent la fondation communautaire par l'intermédiaire de GénieArts ont ensuite l'idée de faire appel à d'autres programmes de cette fondation.

L'envergure de leur mandat permet aux fondations communautaires de financer des projets qui visent les groupes marginaux — les immigrants, les sans-emploi, les autochtones urbains et d'autres. Heart of the City Piano, par exemple, donne des cours de piano à 131 enfants des quartiers défavorisés de Saskatoon. Non loin de là, les élèves de l'école primaire Bishop Pocock suivent des cours de danse, en collaboration avec les résidents d'une maison de santé.

À Ottawa, un projet lancé par la Russell Heights Community House dessert les enfants d'un complexe de 160 logements subventionnés, dont 60 % des résidents, environ, sont somaliens. Grâce à GénieArts, le centre communautaire offre des cours de deux heures, chaque fin de semaine, en sculpture, dessin, peinture, poterie, papier mâché. Les enfants, affirme l'artiste Larry Finn, «se précipitent» sur ce genre d'activité et les classes sont toujours bondées. Sawsah Berjawi, présidente du conseil d'administration, vient chaque samedi en compagnie de son jeune fils y faire du bénévolat.

«Ailleurs, il existe d'autres programmes de ce genre, encore meilleurs», explique le coordonnateur, Don Smith. «Mais les gens d'ici ne veulent pas aller ailleurs. Par conséquent, les enfants commencent ici, puis se déplacent ensuite pour suivre de meilleurs programmes.»

L'un des programmes communautaires les plus productifs, qui transforme littéralement des vies, s'intitule «The Language of

Life». Il est financé par CAPES et mis en oeuvre par la Servants Anonymous Society de Calgary, qui vise les jeunes femmes réduites à la prostitution ou qui risquent d'y plonger un jour. La Société se consacre à aider ces jeunes femmes, qui devraient être à l'école, à quitter le trottoir. Elle leur fournit un logement, finance leurs études et leur formation professionnelle. Elle assure une aide de suivi. Son taux de succès est stupéfiant: 78 %.

Le projet «Language of Life» fait appel à la rédaction imaginative — poésie et tenue d'un journal — pour aider les élèves à modifier leur comportement, à reconnaître et à rompre le cercle infernal de la brutalité dans lequel ils sont enfermés. Il leur apprend à adopter une attitude saine, envers les autres et envers eux-mêmes. C'est la guérison par l'art, la possibilité d'une reconstruction personnelle déchirante et passionnée. Efficace? Écoutez:

Ne me quitte pas
Est-ce cela, l'amour?
Courir en brandissant un couteau?
Alors, ne m'aime pas.
Rien ne changera-t-il jamais?
hurler
crier
pleurer
Alors, ne m'aime pas.
Si c'est cela l'amour.
Aime-moi
Aime-moi
Ne me quitte pas.

Le projet «Language of Life» diffère de la plupart des activités de GénieArts, car il vise des jeunes vieillies par leur expérience de la vie, qui ont besoin d'aide, de toute urgence. C'est une absence d'innocence comparable qui caractérise *No Way Out*, vidéo sur la brutalité à l'école, qu'ont réalisé les élèves de l'école Bishop Klein de Saskatoon, sous la houlette de Thirza Jones:

27. Jordan est prêt à tirer. Un bras se lève. Il est sur le point de tirer.
28. Panneau de basket. Un ballon qui manque le panier.
29. Gros plan d'un coude, dans les côtes de Jordan.
Jordan est plié en deux.
30. Cadrage sur des pieds. Un enfant est victime d'un croche-pied. Nous voyons qu'il s'agit de Jordan.
31. Grand angle de la séance d'entraînement. Jordan étendu sur le sol... Le professeur siffle. Les enfants se précipitent vers la porte.

No Way Out est un petit film mordant, dépourvu de sentimentalité. À la fin, lorsqu'un autre souffre-douleur, Kim, demande à Jordan si, à son avis, l'école secondaire sera aussi pénible, Jordan hausse tristement les épaules.

Mais la puissance de *No Way Out* est justement dans sa sincérité et sa dureté. Plusieurs écoles de Saskatchewan ont commencé à s'en servir pour ouvrir la discussion sur la nature corrosive de la brutalité. Étant donné que le film a été tourné par des enfants, il est convaincant aux yeux d'autres enfants.

La «formation»: le programme suprême

No Way Out et «The Language of Life» évoquent le programme suprême, auquel la tradition catholique donne le nom de «formation», soit le processus par lequel se forme le caractère social, moral et spirituel de quelqu'un. Ce terme englobe non seulement un processus externe, influencé par l'église, la famille et l'école, mais encore un cheminement intérieur, de réflexion et de résolution, qui engendre à son tour une dynamique autorégénérante de croissance personnelle.

C'est pour effectuer notre «formation» que nous étudions les grands thèmes de la culture, du racisme, du respect, de l'environnement, de la démocratie et de la responsabilité, que nous encourageons l'acquisition de compétences générales, telles que l'audace, la communication, la pensée critique et l'imagination. Par conséquent, les «mauvaises» écoles ne sont pas celles qui commettent des erreurs ou s'émancipent des normes établies. Les dégâts les plus insidieux sont probablement commis *par omission*, dans les écoles où les élèves finissent par juger qu'apprendre, c'est ennuyeux, sans intérêt ou, simplement, ne leur convient pas. Dans ces écoles, on freine presque toujours le processus de «formation».

Les artistes comprennent cela de manière intuitive, car pour progresser dans leur art, ils doivent justement suivre un long processus de formation. C'est pourquoi l'artiste est capable d'enseigner en profondeur. Il reproduit son propre cheminement: une concentration farouche sur le travail, une abnégation totale, le désir de donner le meilleur de soi-même, de vivre et de respirer la nature nécessairement sociale de l'entreprise artistique.

Par conséquent, lorsque les enfants déclarent vouloir devenir artistes, c'est un véritable indicateur de succès. Certains le deviendront, certes, mais ils ne formeront pas la majorité. Cependant, tout élève capable de ressentir ce désir a vécu une formation, a appris que le travail devrait être fascinant et éprouvant, qu'il devrait comporter un aspect divertissant et que les carrières qui ne présentent pas l'ombre de l'une de ces caractéristiques sont à rejeter.

«Il faut écouter les enfants, découvrir quels sont leurs besoins les plus profonds, ce qu'ils ont besoin de devenir», déclare Alison Diesvelt, à la fois enseignante et artiste résidente de plusieurs écoles de Vancouver. «C'est inimaginable ce dont ils sont capables. J'ai enseigné des cours de philosophie à des enfants et je me suis retrouvée en train d'écouter des bambins de cinq ans discuter de la différence entre l'esprit et le cerveau. Nous avons lancé un projet, *Fables and Photos*. Les enfants devaient inventer des fables pour exprimer un principe moral qu'ils avaient appris au sein de leur famille. Ensuite, ils devaient photographier la personne qui leur avait transmis ce principe. Ils ont capturé des expressions incroyables. Les visages des grands-parents sont entièrement ouverts lorsque ce sont leurs petits-enfants qui sont derrière l'objectif.»

Un enseignant déclare sur un ton posé: «L'important n'est pas de savoir si les arts contribuent au développement des enfants, mais de savoir si nous utilisons les arts avec suffisamment d'audace. Nos projets sont-ils trop vastes mais pas assez profonds? Aidons-nous les élèves au niveau auxquels ils vivent, celui de la douleur, de la perplexité ou de l'euphorie, les aidons-nous à affronter leurs faiblesses et leurs terreurs, afin qu'ils puissent les vaincre?»



Production d'une vidéo, à Harriott Curtis Academy (T.-N.).

Il y a un siècle, Joshua Slocum quitta à la voile le petit village de Westport, en Nouvelle-Écosse, pour accomplir la première circumnavigation du globe en solitaire. À Freeport, tout près du village de Slocum, les élèves étudient son itinéraire, son époque, ses exploits... sans compter les océans, la navigation, les navires et les rêves. C'est l'un des plus récents d'une brochette de projets GénieArts, qui ont fait appel à la danse, au théâtre, à la musique, aux percussions et au tissage.

Par cette belle après-midi ensoleillée, la sixième année de Paula Swift réfléchit à tout cela. Qu'ont appris ces enfants?

«Nous sommes bizarres. Nous pensons tout le temps à ces trucs bizarres... en utilisant notre imagination, en pensant à des personnages...»

«Nous avons appris à nous entendre, parce que nous faisons plus de choses ensemble, en groupe.»

«Nous apprenons nos propres talents, coudre, composer de la musique, jouer ou danser. Beaucoup d'entre nous ne se doutaient pas qu'ils étaient capables de danser.»

«Nous apprenons à mieux réfléchir.»

«Il est plus facile de s'améliorer lorsqu'on fait quelque chose souvent.»

«Nous ne sommes plus aussi timides. Nous faisons des expériences.»

En effet, par exemple, ils se proposent pour improviser sur des thèmes variés, «positif et négatif» ou «conduire une voiture». Le chauffeur de la voiture imaginaire s'appelle Michael. C'est un enfant exubérant et extroverti, qui a participé activement à la discussion.

Puis Paula Swift parle de ce qu'elle-même a appris:

«J'ai appris à devenir le genre d'enseignante que j'ai toujours voulu être... quelqu'un d'important dans la vie de ses élèves, le genre d'enseignante qui connaît parfaitement ses élèves, qui est en contact avec le monde extérieur, qui l'introduit dans sa classe, qui lui donne vie. Lorsqu'on intègre les arts dans l'enseignement, on ne se borne pas à parler de la matière. On la vit.»

«Ma conception de l'école a changé. L'école, en fin de compte, devrait être quelque chose de passionnant! Active, divertissante, intéressante...»

Michael, assis à son pupitre, prend posément la parole. On a l'impression qu'il se parle à lui-même.

«L'école devrait nous surprendre», dit-il.



Aquarelle, à la Dunne Memorial School de St. Mary's (T.-N.).

L'histoire de GénieArts : Québec

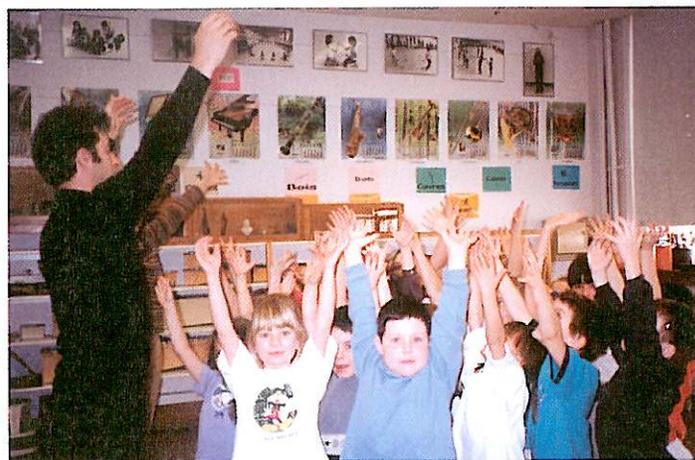
Le programme GénieArts a été mis en œuvre à Québec à l'automne 2000, parallèlement à la réforme continue du programme d'éducation provincial. L'intégration des arts dans les disciplines non-artistiques du programme d'études est maintenant reconnue comme un outil d'apprentissage précieux et un excellent moyen pour revitaliser l'éducation. Cette approche est d'ailleurs adoptée par les enseignants dans des écoles partout au Québec.

En plaçant les étudiants en plein centre du processus de création, GénieArts enrichit un autre programme subventionné par le gouvernement, « Artistes et écrivains dans les écoles », lequel fut mis en œuvre au Québec il y a quelques années. La Fondation communautaire du Grand Québec est devenue l'un des partenaires de GénieArts en 2001 et a déjà financé onze projets scolaires. La Fondation œuvre également auprès de cinq conseils scolaires, quatre francophones et un anglophone, afin de favoriser et stimuler la collaboration entre la collectivité et les secteurs artistique et scolaire.

À l'école primaire des Quatre-Vents à Beauport (Québec), les élèves ont étudié, avec la danse, le corps humain. Grâce aux mouvements chorégraphiés, ils apprennent à connaître leur corps physique et externe et en découvrent tout autant sur son fonctionnement interne. Daniel Bélanger, danseur et chorégraphe, a aidé les étudiants à créer des chorégraphies dramatiques dans lesquelles ils se transforment en globules blancs et rouges et affrontent l'invasion d'élèves transformés en « virus ». Chaque classe a étudié dans le but de devenir une partie différente du corps humain. Leurs efforts conjugués ont permis de créer et de présenter aux parents une performance sur scène.

À la petite école de Ste-Famille de l'Île d'Orléans, les élèves ont appris à exprimer leurs émotions par les mouvements exagérés, les grimaces et la démarche caricaturale des clowns. Sous la direction de Marie-Hélène Ouellette, les enfants ont monté un cirque, lequel comprenait des jongleurs, des acrobates et des clowns. Ils ont créé eux-mêmes les costumes, dessiné le décor et appris tout ce qu'il y avait à apprendre sur les divers éléments de l'arrière-scène dans le monde des arts de la scène. Grâce à ce projet, tant les enseignants que les étudiants ont vu leurs barrières personnelles disparaître alors qu'un esprit d'équipe et de collectivité se développait au sein du groupe.

Il ne fait aucun doute que la clé d'un tel succès est l'équipe d'artistes et d'éducateurs qui pilotent le projet. Car même avec le soutien des administrateurs d'école et du conseil scolaire, ces artistes et éducateurs doivent adapter leur passion à la charge de travail accrue et aux heures prolongées, souvent créant et réalisant beaucoup plus que ce qui était prévu. Leur motivation et leur passion à mener leur projet à terme sont les fondations mêmes de leur succès.



Daniel Bélanger avec les élèves d'École Quatre-Vents.



Photo: Don Robinson

Silver Donald Cameron est l'un des auteurs les plus éclectiques du Canada et l'un de ceux dont la diffusion est la plus étendue. Il a publié une quinzaine d'oeuvres, romans, critiques sociales et littéraires, récits de voyage, études naturalistes, oeuvres humoristiques. Ses essais et articles lui ont valu quatre National Magazine Awards et de nombreux autres prix pour son oeuvre à la radio, à la télévision et sur scène. Il a été chroniqueur au *Globe and Mail* et publie actuellement une chronique hebdomadaire dans le *Sunday Herald* de Halifax. Titulaire d'un doctorat, il a enseigné dans quatre universités et travaillé dans trois autres, à titre d'écrivain résident. Il a été le premier doyen de la School of Community Studies, à l'University College of Cape Breton. En qualité de citoyen, homme d'affaires et expert-conseil, il s'intéresse de très près au développement communautaire et économique d'Isle Madame, en Nouvelle-Écosse, où il vit depuis 1971. Conférencier très en demande, il sait alléger par l'humour et les anecdotes sa réflexion stimulante sur un large éventail de questions d'actualité.



www.artssmarts.ca

Secrétariat de GénieArts
Conférence canadienne des arts
804 130, rue Albert, Ottawa, ON K1P 5G4
Tél.: 819 827 9275
Tlc.: 819 827 5026
Courriel : aadair@sympatico.ca
This publication is also available in English.